

SEQUENCE 2 - récits de guerre : entre Histoire et fiction**Thème 1 : le front****texte 1 : « Comment décrire? »**

René Jacob a été tué à Verdun en 1916. Il laissait derrière lui sa femme et leurs trois enfants.

1915

Comment décrire? Quels mots prendre? Tout à l'heure, nous avons traversé Meaux, encore figé dans l'immobilité et le silence, Meaux avec ses bateaux-lavoirs) coulés dans la Marne et son pont détruit. Puis nous avons pris la route de Soissons et gravi la côte qui nous élevait sur le plateau du nord ... Et alors, subitement, comme si un rideau de théâtre s'était levé devant nous le champ de bataille nous est apparu dans toute son horreur.

Des cadavres allemands, ici, sur le bord de la route, là, dans les ravins et les champs, des cadavres noirâtres, verdâtres, décomposés, autour desquels sous le soleil de septembre, bourdonnent des essaims de mouches; des cadavres d'hommes qui ont gardé des poses étranges, les genoux pliés en l'air ou le bras appuyé au talus de la tranchée; des cadavres de chevaux, plus douloureux encore que des cadavres d'hommes, avec des entrailles répandues sur le sol; des cadavres qu'on recouvre de chaux ou de paille, de terre ou de sable, et qu'on calcine ou qu'on enterre. Une odeur effroyable, une odeur de charnier, monte de toute cette pourriture. Elle nous prend à la gorge, et pendant quatre heures, elle ne nous abandonnera pas. Au moment où je trace ces lignes je la sens encore éparse autour de moi qui me fait chavirer le cœur. En vain le vent soufflant en rafales sur la plaine s'efforçait-il de balayer tout cela : il arrivait à chasser les tourbillons de fumée qui s'élevaient de tous ces tas brûlants; mais il n'arrivait pas à chasser l'odeur de la mort.« Champ de bataille », ai-je dit plus haut. Non, pas champ de bataille, mais champ de carnage. Car les cadavres ce n'est rien. En ce moment, j'ai déjà oublié leurs centaines de figures grimaçantes et leurs attitudes contorsionnées. Mais ce que je n'oublierai jamais, c'est la ruine des choses, c'est le saccage abominable des chaumières, c'est le pillage des maisons ...

René Jacob, extrait de *Paroles de poilus, Lettres et carnets du front* (1914-1918), sous la dir. de J.-P. Guéno et Y. Laplume © éd. Libro © Radio France, 1998.

texte 2 : «On entendit cingler la fusillade»

Jacques Larcher, le narrateur, et ses compagnons sont dans la tranchée lorsqu'une attaque survient ...

Au même instant on entendit cingler la fusillade, éclater des grenades, tout un tumulte de bataille brusquement déchaînée.

Ricordeau, qui était assis à l'entrée du gourbi, sortit en courant et, sans prendre garde aux balles qui miaulaient, il sauta sur un tas de sacs et regarda par-dessus le parapet : c'était l'attaque. Des petits flocons de grenade éclataient dans les champs et, déjà, des obus allemands arrivaient, crevant en nuages épais.

- [...] On y va, s'écria Ricordeau, la voix soudainement allégée de toute son angoisse.

Sans rien commander, il sauta sur le parapet, courut quelques mètres, puis se retournant, comme s'il se souvenait de nous, il cria sans s'arrêter:

- En avant!

Un remous agita la tranchée. Tout du long le parapet s'abattit, les sacs arrachés. L'un poussant l'autre, on grimpa. Une seconde d'hésitation devant la terre bouleversée, la plaine nue : on attendait de voir sortir quelques copains pour se sentir les coudes, puis un dernier regard derrière soi ... Et sans un cri, tragique, silencieuse, la compagnie disloquée s'élança...

Nous précédant de plus de vingt mètres, Ricordeau courait sans se baisser. Plus loin encore, sous la fumée, on voyait des sections s'enfoncer dans le bois. Cachées entre les débris d'arbres, les maxims crépitaient ; un canon de tranchée tirait aussi, à coups pressés, furieusement. Des hommes s'abattaient ... Nous courions droit devant nous, farouches, sans un mot: on aurait craint, rien qu'en ouvrant la bouche, de laisser s'échapper tout ce courage qu'on retenait, les dents serrées.

Les corps et les esprits étaient tendus vers ce seul but : le bois, arriver au bois. Il paraissait affreusement loin, avec toutes ces gerbes d'obus qui nous en séparaient. Un tonnerre sans fin nous retentissait dans la tête et le sol ébranlé tremblait sous nos pas. On courait en haletant. On se jetait à plat ventre quand éclatait un obus, puis, abasourdi, on repartait, noyé dans la fumée. Les paquets d'hommes semblaient fondre sous les éclairs.

Devant moi, un homme blessé laissa tomber son fusil. Je le vis vaciller un instant sur place puis, lourdement, il repartit les bras ballants, et courut avec nous, sans comprendre qu'il était déjà mort. Il fit quelques mètres en titubant et roula ...

Roland Dorgèlès, *Les Croix de bois* (1919) © éd. Albin Michel.

texte 3 : « Camarade, je ne voulais pas te tuer »

Le narrateur, Paul, un jeune soldat allemand, vient de poignarder un soldat français qui s'était réfugié dans le même trou d'obus que lui pour se protéger des bombardements. Il cherche à le reconforter ... Après avoir agonisé toute la nuit, l'homme meurt à trois heures de l'après-midi.

Je parle, il faut que je parle. C'est pourquoi je m'adresse à lui, en lui disant : «Camarade, je ne voulais pas te tuer. Si, encore une fois, tu sautais dans ce trou, je ne le ferais plus, à condition que toi aussi tu sois raisonnable. Mais d'abord tu n'as été pour moi qu'une idée, une combinaison née dans mon cerveau et qui a suscité une résolution ; c'est cette combinaison que j'ai poignardée. À présent je m'aperçois pour la première fois que tu es un homme comme moi. J'ai pensé à tes grenades, à ta baïonnette et à tes armes; maintenant c'est ta femme que je vois, ainsi que ton visage et ce qu'il y a en nous de commun. Pardonne-moi, camarade. Nous voyons les choses toujours trop tard. Pourquoi ne nous dit-on pas sans cesse que vous êtes, vous aussi, de pauvres chiens comme nous, que vos mères se tourmentent comme les nôtres et que nous avons tous la même peur de la mort, la même façon de mourir et les mêmes souffrances ? Pardonne-moi, camarade ; comment as-tu pu être mon ennemi ? Si nous jetions ces armes et uniforme tu pourrais être mon frère, tout comme Kat et Albert. Prends vingt ans de ma vie, camarade, et lève-toi ... Prends-en davantage, car je ne sais pas ce que, désormais, j'en ferai encore. »

Tout est calme. Le front est tranquille, à l'exception du crépitement des fusils.

Les balles se suivent de près; on ne tire pas n'importe comment; au contraire, on vise soigneusement de tous les côtés. Je ne puis pas quitter mon abri.

« J'écrirai à ta femme, dis-je hâtivement au mort. Je veux lui écrire ; c'est moi qui lui apprendrai la nouvelle ; je veux tout lui dire, de ce que je te dis ; il ne faut pas qu'elle souffre ; je l'aiderai, et tes parents aussi, ainsi que ton enfant...»

Son uniforme est encore entrouvert. Il est facile de trouver le portefeuille. Mais j'hésite à l'ouvrir. Il y a là son livret militaire avec son nom. Tant que j'ignore son nom, je pourrai peut-être encore l'oublier; le temps effacera cette image. Mais son nom est un clou qui s'enfoncera en moi et que je ne pourrai plus arracher. Il a cette force de tout rappeler, en tout temps; cette scène pourra toujours se reproduire et se présenter devant moi.

Sans savoir que faire, je tiens dans ma main le portefeuille. Il m'échappe et s'ouvre. Il en tombe des portraits et des lettres. Je les ramasse pour les remettre en place; mais la dépression que je subis, toute cette situation incertaine, la faim, le danger, ces heures passées avec le mort ont fait de moi un désespéré ; je veux hâter le dénouement, accroître la torture, pour y mettre fin, de même que l'on fracasse contre un arbre une main dont la douleur est insupportable, sans se soucier de ce qui arrivera ensuite.

Ce sont les portraits d'une femme et d'une petite fille, de menues photographies d'amateur prises devant un mur de lierre. À côté d'elles il y a des lettres. Je les sors et j'essaie de les lire. Je ne comprends pas la plupart des choses ; c'est difficile à déchiffrer et je ne connais qu'un peu de français. Mais chaque mot que je traduis me pénètre, comme un coup de feu dans la poitrine, comme un coup de poignard au cœur ...

Ma tête est en proie à une violente surexcitation. Mais j'ai encore assez de clarté d'esprit pour comprendre qu'il ne me sera jamais permis d'écrire à ces gens-là, comme je le pensais précédemment. C'est impossible. Je regarde encore une fois les portraits ; ce ne sont pas des gens riches. Je pourrai leur envoyer de l'argent anonymement, si plus tard j'en gagne un peu. Je m'accroche à cette idée ; c'est là du moins pour moi un petit point d'appui. Ce mort est lié à ma vie; c'est pourquoi je dois tout faire et tout promettre, pour me sauver; je jure aveuglément que je ne veux exister que pour lui et pour sa famille. Les lèvres humides, c'est à lui que je m'adresse et, ce faisant, au plus profond de moi-même réside l'espoir de me racheter par là et peut-être ici encore d'en réchapper, avec aussi cette petite ruse qu'il sera toujours temps de revenir sur ces serments. J'ouvre le livret et je lis lentement : «Gérard Duval, typographe»

J'inscris avec le crayon du mort l'adresse sur une enveloppe et puis, soudain, je m'empresse de remettre le tout dans sa veste.

J'ai tué le typographe Gérard Duval. Il faut que je devienne typographe, pensé-je tout bouleversé, que je devienne typographe, typographe ...

Erich Maria Remarque, *A l'Ouest rien de nouveau* (1928),
traduit de l'allemand par A. Hella et O. Bournac © éd. Stock.

Séquence 2 - récits de guerre, entre Histoire et fiction
thème 2 : comparer deux visions

texte 1 : « Le feu »

Brusquement, devant nous, sur toute la largeur de la descente, de sombres flammes s'élançant en frappant l'air de détonations épouvantables. En ligne, de gauche à droite, des fusants sortent du ciel, des explosifs sortent de la terre. C'est un effroyable rideau qui nous sépare du monde, nous sépare du passé et de l'avenir. On s'arrête, plantés au sol, stupéfiés par la nuée soudaine qui tonne de toutes parts; puis un effort simultané soulève notre masse et la rejette en avant, très vite. On trébuche, on se retient les uns aux autres, dans de grands flots de fumée. On voit, avec de stridents fracas et des cyclones de terre pulvérisée, vers le fond, où nous nous précipitons pêle-mêle, s'ouvrir des cratères çà et là, à côté les uns des autres, les uns dans les autres. Puis on ne sait plus où tombent les décharges. Des rafales se déchaînent si monstrueusement retentissantes qu'on se sent annihilé(1) par le seul bruit de ces averses de tonnerre, de ces grandes étoiles de débris qui se forment dans l'air. On voit, on sent passer près de sa tête des éclats avec leur cri de fer rouge dans l'eau. À un coup, je lâche mon fusil, tellement le souffle d'une explosion m'a brûlé les mains. Je le ramasse en chancelant et repars tête baissée dans la tempête à lueurs fauves, dans la pluie écrasante des laves, cinglé par des jets de poussière et de suie. Les stridences des éclats qui passent vous font mal aux oreilles, vous frappent la nuque, vous traversent les tempes, et on ne peut retenir un cri lorsqu'on les subit. On a le cœur soulevé, tordu par l'odeur soufrée. Les souffles de la mort nous poussent, nous soulèvent, nous balancent. On bondit ; on ne sait pas où on marche. Les yeux clignent, s'aveuglent et pleurent, la vue est obstruée par une avalanche, qui tient toute la place.

Henri Barbusse, *Le Feu*, 1916.

(1) réduit à néant

texte 2 : « Sous le feu »

Après ça, rien que du feu et puis du bruit avec. Mais alors un de ces bruits comme on ne croirait jamais qu'il en existe. On en a eu tellement plein les yeux, les oreilles, le nez, la bouche, tout de suite, du bruit, que je croyais bien que c'était fini, que j'étais devenu du feu et du bruit moi-même.

Et puis non, le feu est parti, le bruit est resté longtemps dans ma tête, et puis les bras, et les jambes, qui tremblaient comme si quelqu'un vous les secouait de par-derrière. Ils avaient l'air de me quitter, et puis ils me sont restés quand même dans mes membres. Dans la fumée qui piqua les yeux encore pendant longtemps, l'odeur pointue de la poudre et du soufre nous restait comme pour tuer les punaises et les puces de la terre entière.

Tout de suite après ça, j'ai pensé au maréchal des logis Barousse qui venait d'éclater comme l'autre nous l'avait appris. C'était une bonne nouvelle. Tant mieux ! que je pensais tout de suite ainsi : « C'est une bien grande charogne en moins dans le régiment. » [...]

Quant au colonel, lui, je ne lui voulais pas de mal. Lui pourtant aussi il était mort. Je ne le vis plus, tout d'abord. C'est qu'il avait été déporté sur le talus, allongé sur le flanc par l'explosion et projeté jusque dans les bras du cavalier à pied, le messenger, fini lui aussi. Ils s'embrassaient tous les deux pour le moment et pour toujours, mais le cavalier n'avait plus sa tête, rien qu'une ouverture au-dessus du cou, avec du sang dedans qui mijotait en glouglou comme de la confiture dans la marmite.

Louis-Ferdinand Céline, *Voyage au bout de la nuit*, © Éditions Gallimard, 1932.

Récits de guerre, entre Histoire et fiction

Autour de Guillaume Apollinaire

Si je mourais là-bas sur le front de l'armée
Tu pleurerais un jour ô Lou ma bien-aimée
Et puis mon souvenir s'éteindrait comme meurt
Un obus éclatant sur le front de l'armée
Un bel obus semblable aux mimosas en fleur

Et puis ce souvenir éclaté dans l'espace
Couvrirait de mon sang le monde tout entier
La mer les monts les vals et l'étoile qui passe
Les soleils merveilleux mûrissant dans l'espace
Comme font les fruits d'or autour de Baratier [...]

Lou si je meurs là-bas souvenir qu'on oublie
- Souviens-t'en quelquefois aux instants de folie
De jeunesse et d'amour et d'éclatante ardeur -
Mon sang c'est la fontaine ardente du bonheur
Et sois la plus heureuse étant la plus jolie

Ô mon unique amour et ma grande folie

30 janvier 1915, Nîmes.

L a nuit descend
O n y pressent
U n long destin de sang

Guillaume Apollinaire, Poèmes à Lou, © Éditions Gallimard, 1947.

O Obus

Si je mourais là-bas sur le front de l'armée
Tu pleurerais un jour ô Lou ma bien-aimée
Et puis mon souvenir s'éteindrait comme meurt
Un obus éclatant sur le front de l'armée
Un bel obus semblable aux mimosas en fleur

Cette image lyrique de l'explosion d'un percutant par le poète Guillaume Apollinaire va hélas se matérialiser lorsqu'un éclat d'obus dans la tempe le conduit à l'hôpital du Val-de-Grâce pour y être trépané(1). Son ami le peintre Fernand Léger a une vision plus cruelle de la plongée d'une torpille foudroyant une tranchée: « Il n'y a pas plus cubiste qu'une guerre qui divise plus ou moins proprement un bonhomme en plusieurs morceaux et qui l'envoie aux quatre points cardinaux. » De toute façon, la mort rôde autour du fracas des canons, car les trois quarts des soldats tués durant la guerre ont été terrassés ou pulvérisés par les obus. Les poilus ont appris à repérer le bruit des différents projectiles, le grondement des marmites de gros calibre qui dépassent les premières tranchées, le glapissement des shrapnels redoutés pour la dispersion de leurs centaines de billes de plomb, le miaulement des salves de 77 ou le chuintement des obus à gaz. Erich Maria Remarque, dans À l'ouest rien de nouveau, déplore l'ignorance si dangereuse des nouvelles recrues: « Tous ces jeunes effectifs ne savent encore rien de tout cela. Ils sont décimés parce qu'ils distinguent à peine un fusant d'un percutant; ils sont fauchés parce qu'ils écoutent avec angoisse le hurlement des " grosses caisses à charbon " qui sont inoffensives et qui vont tomber très loin de nous, tandis qu'ils n'entendent pas le murmure léger et sifflant des petits monstres qui éclatent au ras du sol. »

Thérèse Burollet, Les Mots de la Grande Guerre, Paris-Musées, © Actes Sud, 2005.

1. opération par laquelle on découpe la boîte crânienne pour accéder au cerveau.